

JEFFERY
DEAVER

**PRIEZ POUR
MOURIR**

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PIERRE GRANDJOUAN



Titre original :
PRAYING FOR SLEEP

Éditeur original :
Viking Penguin, New York

© original : Jeffery Deaver, 1994
ISBN original : 0-670-85432-8

Première publication française :
© Librairie Plon, 1994

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mai 2011

ISBN : 978-2-84893-097-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

1

Comme un berceau, le corbillard le berçait doucement.

L'antique véhicule grinçait le long d'une route de campagne à l'asphalte craquelé et défoncé. Il pensait que le voyage avait déjà duré plusieurs heures, mais n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'il y avait des jours ou des semaines qu'ils avaient pris la route. Finalement, il entendit un grincement de freins, fut secoué par un virage abrupt. Ils se retrouvèrent sur une bonne route, une nationale, et prirent aussitôt de la vitesse.

Il se frotta le visage contre une étiquette satinée cousue à l'intérieur du sac. Dans le noir, il ne pouvait pas la voir, mais il se souvenait des mots élégamment brodés en noir sur le tissu jaune.

Union Rubber Products
Trenton, NJ 08606
MADE IN USA

PRIEZ POUR MOURIR

Il caressa l'étiquette avec sa grosse joue et aspira de l'air par l'ouverture minuscule en haut de la fermeture Éclair. Soudain, le confort du trajet commença à l'inquiéter. Il avait l'impression de tomber tout droit en enfer, ou alors dans un puits où il resterait éternellement coincé la tête en bas...

Cette idée déclencha une peur panique de l'enfermement, et quand elle devint insupportable il tendit le cou, retroussa ses grosses lèvres, saisit l'intérieur de la fermeture avec ses longues dents jaunes et grises comme des griffes de chat, et s'efforça de l'ouvrir. Un centimètre, deux, plusieurs. Un air froid, mêlé de gaz d'échappement, remplit le sac. Il respira avidement. L'air frais desserra l'étreinte de sa claustrophobie, et il se calma. L'ironie de la situation, c'était que les hommes qui emportent les morts les mettent dans ce qu'ils appellent un sac à viande. Mais il ne croyait pas qu'on n'ait jamais emmené quelqu'un mort par accident. Les morts mouraient en se jetant du haut des marches, au pavillon E. Ils mouraient de veines tranchées dans leurs gros poignets. Ils mouraient la tête plongée dans les toilettes, ils mouraient comme celui de cet après-midi : une bande de tissu serrée, serrée, très serrée autour du cou.

Mais il ne souvenait d'aucune mort accidentelle.

Montrant les dents, il ouvrit un peu plus la fermeture, de vingt, trente centimètres. Son crâne rond et rasé émergea de l'ouverture dentelée. Avec ses lèvres retroussées et ses traits grossiers, il avait l'air d'un ours – un ours non seulement chauve mais bleu, car la plus grande partie de sa tête était teinte en bleu.

Enfin capable de regarder autour de lui, il fut déçu de voir que ce n'était même pas un vrai corbillard, seulement un break, et qu'il n'était pas peint en noir mais en marron. Les vitres arrière n'avaient pas de rideaux, et il apercevait les formes fantomatiques des arbres, des panneaux, des

PRIEZ POUR MOURIR

transformateurs et des granges qui filaient au passage, déformées par l'obscurité brumeuse de cette soirée d'automne.

Cinq minutes plus tard il s'attaqua de nouveau à la fermeture, furieux d'avoir les bras bloqués, et marmonna, énervé, « foutu caoutchouc du New Jersey ». L'ouverture s'agrandit un peu.

Il fronça les sourcils. Quel était ce *bruit* ?

De la musique ! Elle venait du siège avant, séparé de l'arrière par une cloison en aggloméré noir. Il aimait la musique, d'habitude, mais certaines mélodies pouvaient le mettre hors de lui. Cet air-là, sans qu'il sache pourquoi, un air de country-western, déclencha une série de pensées :

Ce sac est tellement étroit...

Je suis serré parce que je ne suis pas seul...

Je ne suis pas seul parce qu'il est rempli par les âmes des corps écrasés et éclatés, plongées dans l'affliction et la terreur...

Les sauteurs et les noyeurs et les trancheurs de poignet...

Il croyait que ces âmes le détestaient, qu'elles savaient qu'il était un imposteur, qu'elles voulaient l'enfermer vivant, pour l'éternité, dans ce sac en caoutchouc trop serré. Ces pensées entraînèrent sa première bouffée de vraie panique – brutale, liquide et glacée. Il voulut se détendre grâce aux exercices de respiration qu'on lui avait appris, mais c'était trop tard. La sueur jaillit de ses pores, ses yeux se remplirent de larmes. Il poussa la tête violemment dans l'ouverture du sac, leva ses bras aussi haut que possible pour pousser sur le caoutchouc épais, tapa de ses pieds nus, et se cogna l'arête du nez sur la fermeture. Elle dérailla et se coinça.

Michael Hrubek se mit à hurler.

PRIEZ POUR MOURIR

La musique s'arrêta, remplacée par un murmure de voix indistinctes. Le corbillard fit une embardée sur le côté, comme un avion pris dans une rafale de vent.

Hrubek jeta son torse vers le haut, retomba, recommença aussitôt, essayant de sortir de force par l'ouverture trop petite, tandis que les muscles de son cou massif se nouaient comme des cordages et que ses yeux s'exorbitaient. Il hurla, pleura, se remit à hurler. Soudain, dans la cloison peinte en noir, une toute petite porte s'ouvrit et deux yeux écarquillés fouillèrent l'arrière du véhicule. Emporté par la panique, Hrubek ne vit pas le gardien et n'entendit pas son cri épouvanté : « Arrête ! Arrête la voiture. Arrête, bon Dieu ! »

Le break fit une embardée sur le bas-côté dans un mitraillage de gravier, soulevant un nuage de poussière, et les deux gardiens en combinaison vert pastel sautèrent de voiture et coururent à l'arrière. L'un d'eux ouvrit la portière en grand. Au-dessus de la tête de Hrubek, une petite ampoule jaune s'alluma, l'effraya encore un peu plus et provoqua une autre crise de hurlements.

« Merde, il n'est pas mort, dit le plus jeune.

– *Merde, il n'est pas mort ? C'est une évasion ! Recule. »*

Hrubek criait toujours, le corps convulsé, de grosses veines noueuses saillaient sur son crâne et son cou bleus, ses tendons vibraient comme des ressorts. Les coins de sa bouche se remplissaient de sang et de salive. Les deux gardiens eurent la même idée, et le même espoir : il avait une attaque.

« Calme-toi, là-dedans ! cria le plus jeune.

– Tu vas seulement t'attirer de nouveaux ennuis ! » siffla son partenaire, qui ajouta, mais sans aucune conviction : « On t'a eu, maintenant, alors calme-toi. On va te ramener. »

PRIEZ POUR MOURIR

Hrubek poussa un cri immense. La fermeture Éclair parut céder sous la puissance du son lui-même, et les dents métalliques jaillirent du sac comme des plombs tirés par un fusil. Hoquetant, sanglotant, Hrubek bondit, roula par la porte arrière et se retrouva accroupi sur le sol, vêtu seulement d'un caleçon. Il ignore les gardiens qui s'écartèrent en sautillant, et posa la tête sur le reflet déformé de son visage dans le chrome piqué du pare-chocs.

« Allons, maintenant ça suffit ! » gronda le plus jeune. Comme Hrubek ne disait rien, se contentait de frotter sa joue contre le pare-chocs en pleurant, le gardien prit une branche de chêne, deux fois plus grosse qu'une batte de base-ball, et la brandit d'un air menaçant.

« Non, » dit l'autre à son partenaire, qui l'abattit pourtant sur les épaules nues et massives, comme pour frapper un ballon. La branche rebondit sans presque faire de bruit, et Hrubek parut ne pas s'en être rendu compte. Le gardien raffermi sa prise. « Fils de pute. »

La main du plus âgé retint son bras. « Non. Ce n'est pas notre boulot. »

Hrubek se leva, la poitrine haletante, et fit face aux gardiens. Ils reculèrent d'un pas. Mais le géant n'avança pas. Épuisé, il inspecta curieusement les deux hommes, puis retomba à genoux et s'éloigna à quatre pattes, se roula dans l'herbe au bord de la route sans prendre garde à la rosée froide de l'automne qui vernissait son corps. Un gémissement sortit de sa gorge musculeuse.

Les gardiens se rapprochèrent lentement du corbillard, sans refermer la porte arrière, sautèrent à l'intérieur et démarrèrent d'un bond, arrosant Hrubek de terre et de gravier. Immobile, engourdi, il resta insensible couché sur le flanc, avala de grandes goulées d'air froid qui sentait l'huile, le sang et la merde. Il vit la voiture disparaître dans un nuage bleu de caoutchouc brûlé, content que ces hommes

PRIEZ POUR MOURIR

soient partis en emmenant le terrible sac du New Jersey et les spectres qui l'occupaient.

En quelques minutes, sa panique ne fut plus qu'un souvenir cuisant, puis une idée noire, avant d'être presque oubliée. Hrubek redressa son mètre quatre-vingt-dix, aussi bleu et chauve qu'un druide. Il arracha une poignée d'herbe pour s'essuyer la bouche et le menton avant d'étudier les environs. La route suivait le fond d'une vallée encaissée ; des crêtes rocheuses se dressaient de chaque côté du large ruban d'asphalte. Derrière lui, à l'ouest – d'où le corbillard était venu – l'hôpital disparaissait dans l'ombre, très loin. Devant, on distinguait vaguement les lumières de quelques maisons.

Comme un animal libéré par ses ravisseurs, il décrivit un grand cercle d'un petit trot maladroit et méfiant, ne sachant quelle direction il allait prendre.

Ensuite, tel un animal qui flaire une piste, il se tourna vers l'est, vers les lumières, et se mit à courir très vite, avec une grâce inquiétante.